

Sélection internationale 2019
Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez le texte ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique et de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

Assia Djebar (1936-2015)
Discours de réception à l'Académie française

22 juin 2006

Il y a une autre Histoire, Mesdames et Messieurs, et consécutive à celle-ci¹... Permettez-moi de l'évoquer à présent : la France, sur plus d'un demi-siècle, a affronté le mouvement irréversible et mondial de décolonisation des peuples. Il fut vécu, sur ma terre natale, en lourd passif de vies humaines écrasées, de sacrifices privés et publics innombrables, et douloureux, cela, sur les deux versants de ce déchirement.

Il s'agissait, aussi d'une confrontation plus large de l'Europe avec tout le Tiers Monde. Aux philosophes de l'Histoire de mesurer pourquoi les deux dernières guerres mondiales ont pris racine sans doute dans le fait que l'Allemagne, puissance réunifiée en 1870, fut écartée du dépeçage colonial de l'Afrique, au XIX^e siècle.

L'Afrique du Nord, du temps de l'Empire français, — comme le reste de l'Afrique de la part de ses coloniaux anglais, portugais ou belges — a subi, un siècle et demi durant, dépossession de ses richesses naturelles, déstructuration de ses assises sociales, et, pour l'Algérie, exclusion dans l'enseignement de ses deux langues identitaires, le berbère séculaire, et la langue arabe dont la qualité poétique ne pouvait alors, pour moi, être perçue que dans les versets coraniques qui me restent chers.

Mesdames et Messieurs, le colonialisme vécu au jour le jour par nos ancêtres, sur quatre générations au moins, a été une immense plaie ! Une plaie dont certains ont rouvert récemment la mémoire, trop légèrement et par dérisoire calcul électoraliste. En 1950 déjà, dans son « Discours sur le Colonialisme » le grand poète Aimé Césaire avait montré, avec le souffle puissant de sa parole, comment les guerres coloniales en Afrique et en Asie ont, en fait, « décivilisé » et « ensauvagé », dit-il, l'Europe.

[...] Le monolinguisme français, institué en Algérie coloniale, tendant à dévaluer nos langues maternelles, nous poussa encore davantage à la quête des origines.

Ainsi, dirais-je, s'aviva mon « désir ardent de langue », une langue en mouvement, une langue rythmée par moi pour me dire ou pour dire que je ne savais pas me dire, sinon hélas dans parfois la blessure... sinon dans l'entrebâillement entre deux, non,

¹ Elle vient d'évoquer la Deuxième Guerre mondiale dans son hommage à son prédécesseur, Georges Vedel.

entre trois langues et dans ce triangle irrégulier, sur des niveaux d'intensité ou de précision différents, trouver mon centre d'équilibre ou de tangage pour poser mon écriture, la stabiliser ou risquer au contraire son envol.

La langue française, la vôtre, Mesdames et Messieurs, devenue la mienne, tout au moins en écriture, le français donc est lieu de creusement de mon travail, espace de ma méditation ou de ma rêverie, cible de mon utopie peut-être, je dirai même ; tempo de ma respiration, au jour le jour : ce que je voudrais esquisser, en cet instant où je demeure silhouette dressée sur votre seuil.

Je me souviens, l'an dernier, en Juin 2005, le jour où vous m'avez élue à votre Académie, aux journalistes qui quêtaient ma réaction, j'avais répondu que « *J'étais contente pour la francophonie du Maghreb* ». La sobriété s'imposait, car m'avait saisie la sensation presque physique que vos portes ne s'ouvraient pas pour moi seule, ni pour mes seuls livres, mais pour les ombres encore vives de mes confrères — écrivains, journalistes, intellectuels, femmes et hommes d'Algérie qui, dans la décennie quatre-vingt-dix ont payé de leur vie le fait d'écrire, d'exposer leurs idées ou tout simplement d'enseigner... en langue française.

[...] À quoi me sert aujourd'hui ma langue française ? Je me pose presque ingénument la question. Dès l'âge de vingt ans, j'avais choisi d'enseigner en université l'histoire du Maghreb. [...] Est-ce que, me diriez-vous, vous écrivez, vous aussi, métamorphosée, masquée et ce masque que pourtant vous ne cherchez pas à arracher, serait la langue française ?

Depuis des décennies, cette langue ne m'est plus langue de l'Autre – presque une seconde peau, ou une langue infiltrée en vous-même, son battement contre votre pouls, ou tout près de votre artère aorte, peut-être aussi cernant votre cheville en nœud coulant, rythmant votre marche (car j'écris et je marche, presque chaque jour dans Soho ou sur le pont de Brooklyn²)... Je ne me sens alors que regard dans l'immensité d'une naissance au monde. Mon français devient l'énergie qui me reste pour boire l'espace bleu gris, tout le ciel.

² À partir de 2001, elle a été professeure à NYU.